

# LES SOLDATS PERDUS



*VINCENT QUIVY*

# LES SOLDATS PERDUS

Des anciens de l'OAS racontent

*ÉDITIONS DU SEUIL*

*27, rue Jacob, Paris VI<sup>e</sup>*

Ce livre est édité par Patrick Rotman

ISBN 2-02-053093-7

© ÉDITIONS DU SEUIL, AVRIL 2003

Le Code de la propriété intellectuelle interdit les copies ou reproductions destinées à une utilisation collective. Toute représentation ou reproduction intégrale ou partielle faite par quelque procédé que ce soit, sans le consentement de l'auteur ou de ses ayants cause, est illicite et constitue une contrefaçon sanctionnée par les articles L. 335-2 et suivants du Code de la propriété intellectuelle.

[www.seuil.com](http://www.seuil.com)

Extrait de la publication

Je veux croire, à toute force, que la paix se lèvera sur nos champs, sur nos montagnes, nos rivages et qu'alors enfin, Arabes et Français, réconciliés dans la liberté et la justice, feront l'effort d'oublier le sang qui les sépare aujourd'hui. Ce jour-là, nous qui sommes ensemble exilés dans la haine et le désespoir, retrouverons ensemble une patrie.

Albert Camus, *Lettre à un militant algérien*,  
1<sup>er</sup> octobre 1955.



à Bernard Carlier  
à sa mémoire





Si vous voulez convaincre de l'horreur de la guerre celui qui ne refuse pas la guerre, ne le traitez point de barbare : cherchez à le comprendre avant de le juger.

Antoine de Saint-Exupéry, *Terre des hommes*.



# Rencontres

## Des messieurs bien tranquilles

Ils sont là, tempes grises, dos courbés, visages marqués par les années. Retraités aux allures paisibles, assis autour d'un verre, ils discutent et plaisantent. Il fait beau à Cannes, en ce début d'hiver. Les deux hommes qui boivent à l'écart dans un bar du port n'ont, *a priori*, rien de particulier. Aucun signe extérieur ne les distingue de ces retraités qui, chaque matin, arpentent en nombre les promenades de cette riche cité de la Côte d'Azur.

L'un et l'autre pourtant ont été condamnés à mort. C'était il y a longtemps, dans un passé lointain et cependant très proche. Paisibles vieillards, ils ont en commun ce passé hors les normes, cette vie faite de clandestinité, de violence, d'exil et de prison. Figures emblématiques d'une organisation qui a durablement marqué les esprits, ils portent encore en eux le combat qui les a faits, hier, hommes à abattre. Eux, les deux retraités paisibles de ce bar de Cannes, eux tous, les anciens activistes qui ont un jour pris les armes pour lutter contre l'indépendance de l'Algérie. Condamnés puis amnistiés, libérés puis réhabilités, les anciens ennemis publics se sont peu à peu réinsérés dans cette société qui les avait mis au ban. Devenus cadres, employés, médecins ou députés, ils sont rentrés dans le rang et ont coulé, pendant plusieurs décennies, une existence sans heurt, loin du bruit et du combat d'autrefois.

Leur combat, il tient en trois lettres : OAS. Organisation armée secrète. Dans les brûlures de la guerre d'Algérie, au milieu des batailles et des opérations militaires, l'OAS a marqué de son empreinte les derniers mois du conflit. Mitraillages, attentats,

« nuits bleues », meurtres, assassinats ont contribué à donner de ces activistes l'image de terroristes sans pitié et de fascistes sans nuance. Terreur et effroi. Renvoyés aux marges de l'histoire, condamnés à n'être qu'images d'épouvante, ces « fanatiques » au « savoir-faire limité et expéditif » demeureront dans les mémoires tels que le général de Gaulle les a décrits, soldats « égarés de craintes et de mythes », quantité négligeable, vaincus sans prestige.

L'histoire pourtant, longtemps après les mots de la lutte, est plus subtile. Si l'OAS a tué, détruit, terrorisé, si elle a accueilli en son sein d'authentiques fascistes et d'impitoyables fanatiques, elle ne peut se résumer à cet aspect-là et à ces hommes-là.

De ceux qui, avec réticence, inquiétude ou enthousiasme ont accepté de m'ouvrir leur porte et de me livrer leur combat, leur histoire, leur vie, je garde le souvenir d'individus peu ordinaires, personnalités marquées au fer rouge des batailles sans concession. Parfois accueillants, généreux et chaleureux, parfois distants, circonspects et froids, les anciens activistes de l'OAS que j'ai rencontrés portent tous en eux cette blessure née du combat perdu. Leur existence a souvent suivi les courbes des passions exacerbées et emprunté ainsi des chemins peu banals. Soldats perdus, pieds-noirs déracinés, militants de l'extrême, ils forment une cohorte hétéroclite d'individus très différents les uns des autres, de personnages hors de l'ordinaire.

De Marcel Ronda, ancien industriel d'Alger, roulant fièrement au volant de sa Buick, à Pierre Guillaume, ancien officier de marine, vivant sur son bateau, de Pierre Montagnon, devenu historien, à Jo Rizza, élément incontournable des campagnes électorales du sud-est de la France, de Jean Marie Curutchet à Jean-Jacques Susini, de Michel Alibert à Yves Gignac, de Jean-Claude Pérez à « Tassou » Georgopoulos... ils furent nombreux à accepter, rapidement ou après mûre réflexion, de me livrer leur parcours au cours de longs entretiens mêlant présent et passé.

Pour eux qui ont accepté de raconter, très librement, leur vie, il s'agissait d'assumer leur histoire, ancienne et plus récente, de livrer les épisodes plus ou moins édifiants de leur existence, de soutenir le regard de l'interlocuteur inconnu que j'étais. Les larmes parfois ont accompagné ce cheminement vers les bles-

sures d'autrefois. Souvenirs de compagnons disparus, d'êtres aimés, blessés ou assassinés, d'images bouleversantes ou sordides, le retour de la mémoire fut, pour certains, cruel. Car le combat fut avant tout douleur, drame et tragédie. Et aux larmes souvent est venu s'ajouter le silence de l'indicible.

Ce qui est dit, énoncé, parfois claironné, cache, pour certains, ce qui n'ose s'avouer. Drames mal vécus, blessures secrètes, rancœurs se transforment ici en autant de non-dits. Face au récit de sa vie, chacun éprouve le besoin de taire certains faits ou sentiments, de passer sur certains événements, d'éluder certains points. La mémoire, la volonté, consciente ou pas, de redessiner certains épisodes, de s'appropriier ou de refuser d'assumer certaines actions sont autant de limites à ce recueil fondé sur la parole.

## **Le dit et le non-dit**

Tous n'ont pas accepté de parler. Quarante années après, nombreux sont ceux qui, malgré un âge avancé, refusent de se pencher sur ce passé douloureux. L'engagement dans l'OAS est parfois gommé d'une existence qui a pris une direction opposée. Enfants, entourages, amis laissés dans l'ignorance sont autant d'obstacles à une prise de parole d'autant plus difficile que l'image de l'OAS est, dans beaucoup de milieux, très négative. Souvent lassés d'être catalogués comme des « fascistes » et des « terroristes de l'ultra droite », certains veillent à ne plus être assimilés à ces figures extrémistes qui ne correspondent pas à leur schéma de pensée et brouillent la raison même de leur engagement.

Pierre Lagaille, cofondateur de l'OAS, figure très populaire de l'Algérie française, mais écarté rapidement de la direction effective de l'organisation, garde sur son engagement un silence total. Bâtonnier des avocats d'Auch, il a fait carrière loin des cercles de l'Algérie française. Et tout ce qui peut le ramener à cet épisode de sa vie, tout ce qui tend à l'associer à ces trois lettres qu'il a contribué à faire connaître, le laisse indifférent. Fidèle

à lui-même, Me Pierre Lagailarde refusera donc de répondre à mes questions.

De même le capitaine Branca et le lieutenant Godot, anciens hauts responsables de l'OAS, soldats perdus qui ont suivi le chemin de la rébellion pour ne pas avoir à renier leur parole. Un chemin qui les a entraînés très loin. Au nom d'un engagement total, ils ont mené une politique sans concession qui les a fait apparaître comme les responsables d'actions très dures. Si, en bons officiers qui se respectent, ils ont assumé leur rôle jusqu'au bout, ils refusent l'un et l'autre aujourd'hui de reparler de cette période. Daniel Godot a décidé depuis plusieurs années de faire le « black-out » et Guy Branca ne veut pas évoquer ce passé « trop douloureux ».

Personnage que certains anciens qualifient de fantasque et peu fiable, Alain Bougrenet de La Tocnaye fut condamné à mort pour avoir tenté d'assassiner le général de Gaulle. Contrairement à son chef, le lieutenant-colonel Jean-Marie Bastien-Thiry, il fut gracié et échappa ainsi au peloton d'exécution. Installé aujourd'hui en Provence, il se dit hostile à l'idée de revenir sur ces épisodes de son passé. Ce qu'il avait à dire, il l'a dit. Raconter sa vie ? Pour qui ? Pour quoi ? « Les Français sont des cons. Ils n'ont rien compris, je les emmerde ! »

De même, il m'a été difficile d'entrer en contact avec les trois anciens de l'OAS qui, un soir de 1993, trente ans après la fin de la guerre d'Algérie, décidèrent de tuer Jacques Roseau, porte-parole des Rapatriés, coupable à leurs yeux de trahir les idéaux du combat passé. Ainsi, longtemps après, les conséquences de la lutte se révélaient de nouveau meurtrières. Dépeints comme des hommes marqués par les années de guerre, les trois tueurs sexagénaires partirent pour une longue retraite derrière les barreaux sans lumière des centres pénitentiaires. Aucun d'eux n'a voulu évoquer ce passé. Et la seule réponse à mes questions furent trois lettres inscrites au dos d'une enveloppe, trois lettres tracées, à côté du nom de l'un des tueurs, par le stylo décidé d'un fonctionnaire sans état d'âme : « DCD ».

## Aux origines

### Dans les eaux troublées du Mékong

L'histoire peut-être commence ailleurs, loin, loin des chaleurs sèches des côtes algériennes, du bled et des djebels, des rues d'Alger ou d'Oran. Quelque part dans le Sud-Est asiatique, assis à l'avant de son bateau sur un improbable fauteuil de salon, l'officier de marine Pierre Guillaume a, au cœur des rizières humides de ce que l'on appelait encore l'Indochine, si belle allure, que de son personnage on a fait un héros de livre puis de film. C'est le temps des seigneurs de la guerre qui se livrent des combats personnels le long des fleuves et dans les forêts profondes du Vietnam, c'est le temps de la guerre d'Indochine contre les troupes communistes d'Hô Chi Minh. Lui, le « Crabe-Tambour », alors jeune enseigne de vaisseau de la marine française, plongé dans ces combats complexes et tortueux, rivalise avec les étranges personnages, rusés et insaisissables qui, dans le camp opposé, ont une vision et une pratique très personnelles de la guerre.

Chef valeureux, intrépide, aventurier et anticonformiste, Guillaume mène sa flottille tambour battant, au son du clairon et force le respect de ses ennemis : « Je connaissais bien le coin, je connaissais bien les Viets, j'avais mes adversaires personnels, je savais comment les baiser. Les Viets disaient que j'étais un *diên cai dâu*, un fou la tête. On avait monté un système marrant : on remontait à deux bateaux les rivières viets, à coups de projecteur pour les aveugler. On me larguait, l'autre bateau rentrait toujours en faisant le plus de bordel possible et le mien dérivait. J'attendais en silence la fin de l'alerte des Viets, on les entendait

commencer à parler, les types traversaient et alors là : canon de 20 et mitrailleuse... Je n'ai jamais eu le moindre pépin, le moindre blessé dans ce genre de trucs. Pourtant on était un contre cent. Contrairement à ce qu'on dit, les Viets avaient peur de la nuit, la nuit était notre alliée, on faisait ce qu'on voulait. J'ai fait la même chose en Algérie<sup>1</sup>... »

Il faut avoir lu *Le Crabe-Tambour* de Pierre Schoendoerffer<sup>2</sup> pour saisir un peu de ce personnage au caractère introuvable – « fou la tête » – et aux aventures épiques. Pourtant, plus que ces combats singuliers dans les profondeurs des forêts viêt-minh, ce qui a marqué le Crabe-Tambour et influera sur ses choix, c'est le sort des « réfugiés », ces catholiques indochinois qui, après la défaite française de Diên Biên Phu, redoutent la vindicte des communistes.

« C'est moi qui ai monté l'évacuation des catholiques du Tonkin. Ça a marqué les équipages. Le plan c'était de ramener un maximum de monde pour marquer l'opinion. C'était pour obliger la commission d'armistice à s'intéresser de près au départ des catholiques, tel que c'était prévu dans les conditions d'armistice.

« J'ai ramassé sept cents types sur un bateau qui n'était pas fait pour ça. Ça s'est passé comme je l'avais prévu. L'amiral Querville a été bouleversé et m'a chaudement félicité.

« J'en ai ensuite récupéré près de quatre mille. Pas un type, parti de la côte, ne s'est noyé. Je l'ai dit un jour à [Hélie Denoix de] Saint Marc parce qu'il avait raconté que les provinces entières se jetaient à la mer et que les mecs se noyaient au vu des bateaux français qui n'y pouvaient rien. Ce n'est pas vrai. Il n'y en a pas eu un seul. Les catholiques m'ont dit qu'ils avaient demandé au pape de me faire chevalier de l'ordre de Saint-Édouard le Grand... Parce que j'avais été le seul.... »

Dans la fièvre de cette fin de guerre, ce traumatisme né de la vision de ces populations en détresse a été partagé par tous. Jean Favarel, camarade de Pierre Guillaume dans les combats difficiles des rizières indochinoises puis dans les heures incertaines

1. Sauf indication contraire, tous les témoignages qui figurent dans cet ouvrage ont été recueillis par l'auteur.

2. Pierre Schoendoerffer, *Le Crabe-Tambour*, Grasset, 1976.



de la guerre algérienne, n'a pas oublié non plus : « Je me souviendrai toujours d'une scène épouvantable. Dans un petit magasin, ce genre de magasin où l'on trouvait tout, tenu par un vieillard, il y avait un ancien tirailleur indochinois de la guerre de 14. Il avait sorti toutes ses décorations qu'il portait sur une blouse grise. Quand il m'a vu entrer, il s'est précipité, s'est agenouillé, et s'est effondré en larmes, en me disant : "Ne nous abandonnez pas." Il m'agrippait les jambes. C'est une scène que j'aurai présente à l'esprit jusqu'à la fin de mes jours. J'y ai repensé bien souvent au moment des événements dramatiques d'Algérie. »

De même, Pierre Montagnon, alors tout jeune officier parti en Indochine pour quelques mois après la bataille de Diên Biên Phu : « Je n'ai pas vraiment fait la guerre d'Indochine, mais ça m'a quand même marqué, dans le sens où j'ai découvert en Cochinchine tout le problème des réfugiés, des réfugiés du Tonkin, les catholiques qui fuyaient le régime communiste viet. »

Pierre Guillaume et les autres, qui serviront plus tard en Algérie, resteront ainsi profondément troublés par cette guerre dure et ses conséquences dramatiques. Ce que Marguerite Lombard, amenée, au temps de l'OAS, à fréquenter les colonels Gardes et Godard, résume par ces mots : « Tous avaient été traumatisés. Ils venaient d'Indochine et d'avoir vu ceux à qui ils avaient promis de rester assiéger les bateaux, ça a été un crève-cœur pour eux. Certains ne s'en sont jamais remis et après ça, quand on leur a demandé de faire la même chose, en particulier avec les harkis, beaucoup n'ont pas accepté. Ils avaient dit aux harkis que jamais la France ne les abandonnerait. Pour eux c'était trahir leurs engagements une seconde fois. »

D'autant qu'au désarroi né de la vision de ces populations en détresse, s'ajoute souvent l'amertume de la défaite. Le 7 mai 1954, après de longs et meurtriers combats, les forces françaises regroupées à Diên Biên Phu ont été encerclées et réduites par l'armée vietnamienne du général Giap. Le bilan s'établit côté français à plus de quatre mille morts et plus de huit mille prisonniers au sort incertain. La défaite conduit au pouvoir Pierre Mendès France qui, depuis de nombreuses années, s'opposait à la poursuite du conflit. Le nouveau président du Conseil, poussé par

« la nécessité d'en finir avec une guerre qui, non seulement, ronge les finances du pays, mais contribue aussi à affaiblir sa position au sein de l'OTAN<sup>3</sup> », clôt en quelques semaines l'épisode indochinois. En juillet, à Genève, un accord est trouvé entre les belligérants. La France se retire d'Indochine.

« Contrairement à ce que l'on raconte, explique Pierre Guillaume, de Diên Biên Phu jusqu'à l'armistice, toutes les attaques viets ont été brisées avec des pertes sanglantes pour les Viets parce qu'ils avaient été affaiblis par la bataille. Il est faux de dire qu'on a perdu la guerre, j'y étais, j'en sais quelque chose. On a regroupé les forces françaises. Les Viets en ont pris plein la gueule. »  
 « On dit que Diên Biên Phu a été un échec pour l'armée française, renchérit Jean Favarel, et l'élément déterminant pour que Mendès France largue le bateau. C'est faux, Diên Biên Phu a été une bataille perdue, c'est certain, mais les Viets n'en pouvaient plus, ils étaient exsangues et ils n'ont pas pu nous foutre à la porte du delta tonkinois. Et tous les combats qu'il y a eu dans le delta entre Diên Biên Phu et le cessez-le-feu ont été remportés brillamment par l'armée française. Mais les politiques ayant toujours la primauté sur les militaires, on a dit : "C'est une défaite"... »

Et déjà pointe la remise en cause du politique, des ordres et des solutions diplomatiques sur lesquels les officiers n'estiment avoir aucun poids. Une remise en cause qui s'appuie sur une vision générale de la guerre d'Indochine, mais aussi sur nombre d'incidents mal vécus et mal ressentis. Entre autres anecdotes, le Crabe-Tambour, fait « chevalier de la Légion d'honneur à titre de militaire au feu », mais qui verra la médaille de Saint-Édouard le Grand promise par le Vatican lui échapper, pour raison diplomatique, au profit de l'amiral Querville, raconte cet épisode pour lui significatif : « Je commandais *L'Arbalète*, un [bateau léger]. J'étais chargé de faire respecter la zone de cessez-le-feu. Tout le monde s'en foutait. Alors j'ai commencé à la faire respecter. En menaçant de tirer sur les Viets puis en tirant sans les toucher. J'ai rendu compte en disant que j'avais été obligé de faire usage de moyens de persuasion pour faire dégager la zone. J'ai été tout de suite rappelé à Saïgon, tous les types me sont tombés dessus. On

3. Patrick Facon, *La IV<sup>e</sup> République*, Pygmalion, 1997, p. 275.

me demandait de faire respecter la zone mais il était hors de question d'agir. C'est le genre de trucs qui préfigurent la guerre d'Algérie. »

## De guerre en guerre

Bien sûr il serait vain de ne chercher les sources d'un engagement algérien que dans ces épisodes dramatiques. Pierre Guillaume, comme bien d'autres, a été marqué par mille événements, en Indochine et ailleurs. Fils de général qui, un temps, dirigera, dans l'entre-deux-guerres, des journaux à « vocation nationale », c'est-à-dire nationalistes, il se souvient par exemple encore avec précision de ce Paris occupé sur lequel tombaient les bombes américaines, ces morts civils, fauchés au sortir d'une journée de travail, un soir de 1944.

Tout juste adolescent, le futur officier prépare alors secrètement dans un lycée parisien le concours de l'École navale tout en faisant partie des équipes SOS, « qui débayaient les dégâts des bombardements américains ». « On nous ramassait avec des camions et on nous emmenait sur les lieux des bombardements. On dégageait les blessés, les morts par centaines. J'ai vu des choses... Quand aujourd'hui on dit "les Américains ont été nos sauveurs", je me souviens de ces gens qui rentraient chez eux le soir et voyaient leur maison, leur famille détruites. Quand, par malheur, ils tombaient sur un pilote américain qui avait dû sauter, j'aime autant vous dire qu'ils ne lui faisaient pas de cadeau. Le résultat c'est qu'à l'époque les Allemands se donnaient le beau rôle de protéger les aviateurs américains ou anglais qui tombaient. Je me souviens des bombardements de Boulogne-Billancourt, à la sortie des usines Renault. Trois cents morts dans la bouche de métro, un carnage atroce. »

Quand naît l'OAS dans les premiers mois de 1961, la Seconde Guerre mondiale n'est en rien un vieux souvenir. Quinze ans seulement se sont écoulés depuis août 1945 et la fin des combats. Beaucoup de ceux qui vont se retrouver dans la bataille de

l'Algérie française ont connu cette époque et ont participé à certains de ses épisodes. Suivant les camps et les interprétations, on a vu dans l'OAS une armée de résistants et d'anciens des Forces françaises libres, ou, au contraire, un regroupement de pétainistes revanchards et d'antigaullistes forcenés. Georges Bidault, ex-président du Conseil national de la Résistance, Jacques Soustelle, le colonel Godard, Horace Savelli, le colonel Château-Jobert, entre autres, figures incontournables de l'OAS et de ses suites, ont tous été de grands résistants. Pourtant tous ceux de l'OAS ne sont pas issus de ces rangs-là, loin s'en faut. Ne serait-ce que parce que l'Algérie fut, dans son ensemble, farouchement maréchaliste et que peu de Français de « là-bas » ont, dans ces années de guerre, rejoint le général de Gaulle.

Marguerite Lombard, alors « secrétaire du secrétaire particulier du général Catroux », nouveau gouverneur gaulliste de l'Algérie, se remémore avec précision cette ambiance algéroise de l'année 1943 où, dans la confusion, les Français libres installés à Londres depuis 1940 avaient rejoint la Ville blanche. « Quand de Gaulle est arrivé à Alger, il y avait le portrait du Maréchal partout. Dans les douars les plus reculés, les cafés maures du fin fond de la montagne, il y avait la photographie du maréchal Pétain. De Gaulle a été très mal accueilli et il en a voulu aux pieds-noirs. Et quand il arrivait au Gouvernement général, c'était la panique, il fallait qu'il n'y ait personne dans les couloirs : on aurait jeté les gens dans des trappes innommables pour qu'ils ne soient pas dans les couloirs au moment de son passage. Le général de Gaulle était hanté par la crainte d'un attentat contre lui. On a vu la situation se dégrader : il y avait eu l'arrivée de Pucheu [ministre de l'Intérieur du maréchal Pétain] qui avait été accueilli comme un chef d'État puis très peu de temps après avait été fusillé. La confiance a commencé à s'altérer. »

Non loin de là, en Tunisie, Nicolas Kayanakis est alors un jeune lycéen royaliste très impliqué dans les mouvements scouts. Il partage la même analyse... et le même antigaullisme virulent que Marguerite Lombard :

« L'Afrique du Nord était maréchaliste : elle n'avait aucune raison de ne pas l'être, elle avait bien vu que les troupes du Maréchal préparaient la revanche...



